

George Sand ou la Nouvelle Aurore

Monique Bosco

Volume 24, numéro 1, printemps 1988

George Sand, voyage et écriture

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/035743ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/035743ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Presses de l'Université de Montréal

ISSN

0014-2085 (imprimé)

1492-1405 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Bosco, M. (1988). George Sand ou la Nouvelle Aurore. *Études françaises*, 24(1), 85–93. <https://doi.org/10.7202/035743ar>

George Sand ou la Nouvelle Aurore

MONIQUE BOSCO

Histoire de ma vie. «Histoires de mes vies» serait peut-être un titre plus juste. Dans cette œuvre monumentale, écrite par George Sand durant sept ans, de 1847 à 1854, soit de quarante-trois à cinquante ans, elle réussit le rare exploit de nous donner à voir, par ses yeux, ce demi-siècle de son existence, nous entraînant loin dans le passé, loin aussi en avant, vers le futur, ce futur qu'elle se plaît à inventer, espérant le modeler selon ses croyances et convictions.

On peut désormais trouver facilement, publiées dans la collection de la Pléiade, les *Œuvres autobiographiques*, dont *Histoire de ma vie*¹. Voilà une fresque étonnante et il est remarquable que l'on ait tant tardé à s'en rendre compte. La méchanceté, l'injustice humaine et littéraire s'en mêlèrent. Dans cette œuvre-mosaïque, que j'oserai aussi qualifier de «roman», on peut découvrir un art d'écrire absolument moderne. Son don de la narration, de la digression, sa chronologie «révolutionnaire» nous montrent sa maîtrise en ce domaine situé entre l'histoire vécue et l'Histoire avec majuscule.

Revendiquant son droit à la vie «privée», abhorrant les confessions sur sa vie de femme, *Histoire de ma vie* pourrait être considéré comme l'antithèse féminine de l'auteur des *Confessions* et de ce grand roman de Jean-Jacques Rousseau qui secoua le XVIII^e

1. George Sand, *Œuvres autobiographiques*, 2 vol., Paris, Gallimard, 1970. Toutes les citations d'*Histoire de ma vie* renvoient à cette édition. Le chiffre romain signale le volume.

siècle, *la Nouvelle Héloïse*. C'est la raison pour laquelle j'ai choisi ce titre, hasardeux, pour cet article : «George Sand ou la Nouvelle Aurore».

Quoique George Sand ait toujours choisi d'écrire sous pseudonyme masculin (elle nous le dit, d'entrée de jeu, au chapitre I de la première partie), si l'on s'aventure à la lire, à la lire vraiment, on s'aperçoit vite qu'on retrouve, chez elle, tous les grands thèmes qui ont été exploités, plus tard, par ses héritières.

En hommage à Clarice Lispector, hésitant entre x titres pour *l'Heure de l'Étoile*, j'ai erré entre les «Chants de l'illusion», «Illégitimes parcours», «Histoires de mes vies», «Jeux d'enfance, histoires d'ancêtres», «Jeux d'ancêtres, jeux d'enfants», «Les Contes de la mère-grand». Du côté paternel et du grand ancêtre, le Maréchal de Saxe : «Mon père, ce héros si doux», «Une mère et son fils sous la Terreur». Du côté de sa mère, Sophie, fille de l'oiseleur Antoine Delaborde : «Illégitimes destins» ou «Les Chants de la mère». Du côté d'Aurore, on a le choix entre : «Aurore, épouse Dudevant» ; pour Chopin, Musset et tant d'autres : «Infirmière ou amante ?» et, bien évidemment, la mère de Solange et de Maurice deviendra «La bonne Dame du Berry». Autant de titres de chapitres qui ne font que souligner les péripéties de cette existence sans en donner la véritable essence, ce moment où enfin celle qui écrit se confond avec celle qui vit, dit, se souvient, invente et crée une œuvre qui lui permet de tenir sa juste place dans cet immense XIX^e siècle. Et, comme Colette, enfin débarrassée de Willy, libre, matériellement et moralement autonome, George Sand peut enfin s'écrier avec fierté : «Et à présent, j'y tiens à ce nom.» Elle explique :

Qu'est-ce qu'un nom dans notre monde révolutionné et révolutionnaire ? Un numéro pour ceux qui ne font rien, une enseigne ou une devise pour ceux qui travaillent ou combattent. Celui qu'on m'a donné, je l'ai fait moi-même et moi seule après coup, par mon labeur. [...] Aujourd'hui, comme il y a vingt ans, je vis, au jour le jour, de ce nom qui protège mon travail[...]. Ma conscience tranquille ne voit rien à changer dans le nom qui la désigne et la personnifie (I, 139-140).

Oui, en effet, pour moi, c'est à ce moment-là que George Sand, par le choix d'abord dû au hasard, puis par la conquête patiente, laborieuse de son patronyme, réussit à atteindre sa pleine vérité, à s'accorder cette liberté d'être elle-même. De réconcilier les contraires, les antagonismes et à espérer, pour elle comme pour les autres, la naissance d'une nouvelle Aurore.

NAISSANCES ET ENFANCES

Gertrude Stein (et il est amusant de noter que les initiales sont identiques !) commence presque tous ses textes par une naissance, de *Trois Vies à Ida*. George Sand, elle aussi, inclut dans cette

Histoire de ma vie des descriptions de naissances qui, par leurs variantes et variations, permettent de rêver. N'oublions pas que nous sommes dans des temps préfreudiens et que l'innocence des origines plane encore. Pour sa propre naissance, George Sand n'hésite pas à en livrer la narration par deux fois :

Le 5 juillet 1804 je vins au monde, mon père jouant du violon et ma mère ayant une jolie robe rose. Ce fut l'affaire d'un instant. J'eus du moins cette part de bonheur que me prédisait ma tante Lucie de ne point faire souffrir longtemps ma mère. Je vins au monde fille légitime, ce qui aurait fort bien pu ne pas arriver si mon père n'avait pas résolument marché sur les préjugés de sa famille[...] (I, 466).

et :

Un jour qu'ils avaient formé quelques quadrilles, ma mère avait ce jour-là une jolie robe couleur de rose, et mon père jouait sur son fidèle violon de Crémone (je l'ai encore, ce vieux instrument au son duquel j'ai vu le jour) une contredanse de sa façon, ma mère un peu souffrante quitta la danse et passa dans sa chambre. Comme sa figure n'était point altérée et qu'elle était sortie fort tranquillement, la contredanse continua. Au dernier *chassez-huit*, ma tante Lucie entra dans la chambre de ma mère, et tout aussitôt s'écria «Venez, venez, Maurice, vous avez une fille. — Elle s'appellera Aurore, comme ma pauvre mère qui n'est pas là pour la bénir, mais qui la bénira un jour», dit mon père en me recevant dans ses bras.

C'était le 5 juillet 1804, l'an dernier de la République, l'an premier de l'Empire.

«Elle est née *en musique et dans le rose* ; elle aura du bonheur», dit ma tante (I, 464).

À deux pages d'intervalle, il est intéressant de noter qu'elle maintient l'abracadabrante illusion de «la vie en rose».

La scène qui relate la naissance du petit frère — (et tous les épisodes reliés à la courte vie et surtout à la mort de celui-ci sont hallucinants et relèvent de l'art romanesque le plus accompli) — nous montre de façon plus réaliste la naissance de celui-ci et la réaction de George Sand :

Je crois que la vie du sentiment ne se révéla en moi qu'au moment où ma mère accoucha à Madrid.[...] Un jour on m'envoya jouer sur la terrasse, et on ferma les portes vitrées de l'appartement ; je n'entendis pas la moindre plainte ; ma mère supportait très courageusement le mal physique et mettait ses enfants au monde très promptement ; pourtant cette fois elle souffrit plusieurs heures, mais on ne m'éloigna d'elle que peu d'instant, après lesquels mon père m'appela et me montra un petit enfant. J'y fis à peine attention. Ma mère était étendue sur un canapé, elle avait la figure si pâle

et les traits tellement contractés, que j'hésitai à la reconnaître. Puis, je fus prise d'un grand effroi et je courus l'embrasser en pleurant. Je voulais qu'elle me parlât, qu'elle répondit à mes caresses, et comme on m'éloignait encore pour lui laisser du repos, je me désolai longtemps, croyant qu'elle allait mourir et qu'on voulait me le cacher. Je retournai pleurer sur la terrasse, et on ne put m'intéresser au nouveau-né (I, 575-576).

De même, si l'on ose interpréter le récit de la naissance de Maurice, on peut déjà voir la préférence de George Sand pour son fils aîné :

C'est dans l'hôtel qu'ils avaient meublé que je trouvai, au fond d'une seconde cour plantée en jardin, un petit pavillon où mon fils Maurice vint au monde, le 30 juin 1823, sans encombre et très vivace. Ce fut le plus beau moment de ma vie que celui où, après une heure de profond sommeil qui succéda aux douleurs terribles de cette crise, je vis en m'éveillant ce petit être endormi sur mon oreiller. J'avais tant rêvé de lui d'avance, et j'étais si faible, que je n'étais pas sûre de ne pas rêver encore. Je craignais de remuer et de voir la vision s'envoler comme les autres jours (II, 37-38).

Mais il nous faut encore revenir aux origines et aux étonnants raccourcis narratifs de George Sand, toujours dans ce premier chapitre de la première partie, et où on peut lire :

On n'est pas seulement l'enfant de son père, on est aussi un peu, je crois, celui de sa mère. Il me semble même qu'on l'est davantage, et que nous tenons aux entrailles qui nous ont portés, de la façon la plus immédiate, la plus puissante, la plus sacrée. Or, si mon père était l'arrière-petit-fils d'Auguste II, roi de Pologne, et si, de ce côté, je me trouve d'une manière illégitime, mais fort réelle, proche parente de Charles X et de Louis XVIII, il n'en est pas moins vrai que je tiens au peuple par le sang, d'une manière tout aussi intime et directe ; de plus, il n'y a point de bâtardise de ce côté-là (I, 15-16).

ROMANESQUES ROMANS DES ORIGINES

À cette «histoire de ma vie», on a adressé bien des reproches. Et, entre autres, que la place accordée au père était démesurée par rapport à l'ensemble. C'est justement dans cette apparence exagération et emphase que l'on peut, je crois, saisir la fascination que Maurice Dupin exerça sur sa fille, bien sûr, mais aussi sur son entourage, et surtout sur sa mère et sa femme, rivales dans une lutte qui ne finit qu'avec sa mort à lui et la leur. Des centaines de pages lui sont consacrées. Non seulement George Sand nous le décrit avec une prolixité de détails incroyable, mais elle nous

transmet également les lettres de celui-ci. Elle interrompt parfois sa narration pour en intercaler d'autres et, comme pour se justifier, explique :

Je reprends la transcription de ces chères lettres, et je ne puis me persuader que mon lecteur les trouve trop longues ou trop nombreuses. Quant à moi, lorsque je sens qu'en les publiant j'arrache parfois à l'oubli quelque détail qui honore l'humanité, je me réconcilie avec ma tâche et je goûte un plaisir que ne m'ont jamais donné les fictions du roman (I, 181).

Ses biographes, zélés et respectueux de «vérité pure», nous font remarquer qu'elle en «arrange» certaines. Colette, transcrivant Sido, ne fit-elle pas de même pour nous donner une vision plus éblouissante de sa mère et de son cactus rose dans *la Naissance du jour* ?

Donc, George Sand nous livre tout ce qu'elle sait, tout ce qu'elle a entendu sur ce père à la fois faible et héroïque. Elle s'attarde, elle si peu intéressée pour elle-même par la beauté², sur la prestance du père, la grâce de sa tournure, de ses vêtements, l'abondance de ses cheveux, l'élégance de ses attelages. En contrepoint, on a le récit de tout un siècle d'histoire de France et de l'étrange sujétion que sa mère, Marie-Aurore de Saxe, exerça sur ce fils tant et trop chéri. Ce fils, dont certaines lettres pourraient être signées Rastignac, tremble encore devant elle, à trente ans. Or, c'est ce fils, ce mari adoré qui sera le modèle de la petite Aurore, devenue son double féminin en quelque sorte, un double étrangement androgyne. L'épisode espagnol, à Madrid, où Aurore porte, à quatre ans, une copie de l'uniforme de son père³, nous permet de saisir son goût pour les tenues masculines : «En me voyant équipée absolument comme mon père soit qu'il me prit pour un garçon, soit qu'il voulut bien faire semblant de s'y tromper» (I, 569), Murat feint de s'y tromper. Mais c'est sa grand-mère, plus tard, qui s'y trompera immanquablement, croyant toujours voir en Aurore, dans sa tenue d'écuyère, une réincarnation de son fils.

TRIANGLES

Mais la petite Aurore, au tout début de sa vie, connut le triangle «classique» : père, mère, enfant, et, en quelques lignes, elle nous en brosse un tableau idyllique et bourgeois à la fois : «Ils ne se trouvaient heureux que dans leur petit ménage. Partout ailleurs ils étouffaient de mélancoliques baillements et ils m'ont légué cette secrète sauvagerie qui m'a rendu toujours le monde insup-

2. *Ibid.*, I, 467.

3. *Ibid.*, I, 568.

portable et le *home* nécessaire» (I, 502). Elle assume donc, volontairement, cette part de l'héritage parental.

Cette triade fut hélas! de courte durée. George Sand a quatre ans lorsque Maurice Dupin meurt, laissant derrière lui une mère et une femme inconsolables. Une autre triade se forme alors, dont elle sera l'enjeu, âprement disputé. On peut dire que George Sand vécut cette partie de sa vie en un écartèlement constant, entre ces deux femmes, impitoyablement acharnées et possessives, s'arrachant l'enfant. Éperdue d'amour pour sa vraie mère, elle sent peu à peu celle-ci s'écarter, s'éloigner, puis l'abandonner légalement. Cela débuta par une première séparation de quinze jours, «mais ces quinze jours sont plus distincts dans ma mémoire que les trois années qui venaient de s'écouler, et même peut-être que les trois années qui suivirent, et qu'elle passa encore avec moi, tant il est vrai que la douleur seule marque dans l'enfance le sentiment de la vie» (I, 637).

DUELLES

Écartelée entre ses «deux mères», c'est la vraie qu'Aurore adore et elle décrit avec un ravissement contagieux toutes les «prouesses» de celle-ci alors qu'elle se plaint du vouvoiement et du respect exigés par sa grand-mère. Toutes ces pages comptent parmi les plus brillantes et attachantes que George Sand ait écrites, et cette relation mère-fille est analysée avec une exceptionnelle finesse, tout au long des années, surtout celles des premiers souvenirs. Avec le temps, un autre décor intérieur s'installe, d'autres affinités électives se font jour tandis que la jeune enfant devient jeune fille puis femme, et que George Sand prend conscience de son bonheur à écrire qui était déjà incarné, durant son adolescence, en Corambé⁴. La fin du paragraphe est révélatrice : «[...] Corambé consolait et réparait sans cesse. Je le voyais entouré d'êtres mélancoliques et tendres qu'il charmaît de sa parole et de son chant, dans des paysages délicieux, écoutant le récit de leurs peines et les ramenant au bonheur par la vertu» (I, 813).

L'alliage bonheur-vertu est là, pour la vie, comme alliance-mésalliance. La légitimité a toujours son avers et les sentiments d'Aurore pour Hippolyte, son frère «non reconnu», sont teintés par cette ambiguïté. À travers l'histoire, les histoires, George Sand se trace un chemin qui lui permettra de concilier son désir d'utopie et son sens pratique et bien concret de fille du Berry qui sait gérer un domaine et une maisonnée. Nohant en est l'incarnation et la preuve. Comme elle sait aussi reconnaître l'étendue de son nouveau domaine, littéraire celui-ci, avec une modestie à la fois tranquille et fière. Les pages abondent où l'on sent George

4. *Ibid.*, I, 812-813.

Sand s'affirme comme «travailleuse», travailleuse infatigable qui découvre, avec reconnaissance, qu'elle peut écrire longtemps, avec une ardeur, une fougue qui ne s'épuisent pas, sans même ressentir de fatigue après une nuit entière passée à écrire.

ÉCRIRE SA VIE

Amie de Balzac, de Flaubert, haïe de Baudelaire, elle va son chemin, avec une ténacité qui ne se démentira pas. Dès le début d'*Histoire de ma vie*, avec assurance, un désir de capter l'attention et la sympathie de son lecteur — «mon semblable, mon frère!» —, elle affirme :

[...] mes bons lecteurs [...] mon histoire par elle-même est fort peu intéressante. Les faits y jouent le moindre rôle, les réflexions la remplissent. Personne n'a plus rêvé et moins agi que moi dans sa vie ; vous attendiez-vous à autre chose de la part d'un romancier ?

Écoutez ; ma vie, c'est la vôtre ; car, vous qui me lisez, vous n'êtes point lancés dans le fracas des intérêts de ce monde, autrement vous me repousseriez avec ennui. Vous êtes des rêveurs comme moi. Dès lors tout ce qui m'arrête en mon chemin vous a arrêtés aussi (I, 27-28).

Sept ans plus tard, elle peut donc écrire :

[...] je me suis servie de ces expressions : *Histoire de ma vie*, pour bien dire que je n'entendais pas raconter sans restriction celle des autres. Or, dans toutes les circonstances où la vie de quelqu'un de mes semblables a pu faire dévier la mienne propre de la ligne tracée par sa logique naturelle, je n'ai rien à dire, ne voulant pas faire un procès public à des influences que j'ai subies ou repoussées, à des caractères qui, par persuasion ou par persécution, m'ont déterminée à agir dans un sens ou dans l'autre (II, 112-113).

Après sept ans d'un travail cent fois interrompu [...], je me retrouve vis-à-vis de moi-même et de mon ouvrage dans la même conviction, dans la même certitude. Certaines confidences personnelles, qu'elles soient confession ou justification, deviennent, dans des conditions de publicité littéraire, un attentat à la conscience, à la réputation d'autrui, ou bien elles ne sont pas complètes, et par là elles ne sont pas vraies (II, 114).

Avec ces deux dernières citations, nous voyons que George Sand a toujours cru que la relation d'une vie n'exigeait pas qu'on lui sacrifie tout, et surtout pas les autres. Elle a toujours su aussi que la sacro-sainte vérité n'était qu'un leurre et que c'est souvent avec le non-dit, le volontairement tu et caché, l'inconsciemment refoulé, qu'on arrive à peindre des portraits plus vrais que nature, justement. C'est avec une assurance qui ne se dément pas qu'elle

poursuit une histoire, la sienne, en insistant sur les omissions, volontaires, assurées, recherchées même. Elle insiste aussi sur les défaillances de la mémoire, l'impossibilité de retracer avec exactitude et certitude certains événements, de dire «toute la vérité et rien que la vérité». Et c'est justement quand elle «ment», sciemment ou non, que, soudain, elle peint, écrit et décrit avec le plus de justesse et de vivacité.

Histoire de ma vie est composé avec une foule de personnages et certains ont autant de relief que les héros de Balzac. Surtout, au fil des ans et de l'élaboration de l'œuvre, ils se transforment, presque insensiblement. Contrairement à la technique balzacienne du retour des personnages, George Sand réussit à nous montrer, en eux, le passage du temps.

C'est sans doute cet aspect de l'œuvre qui fascina certains de ses admirateurs. Incroyablement, il y a une page de Céline où il lui rend le plus bel hommage qu'un écrivain puisse accorder à un autre :

[...] je parle tout de suite de ce que je sais et de ce que j'ai lu. Dans les Mémoires de George Sand, on ne lit pas beaucoup George Sand, mais on lit encore un peu les Mémoires, et moi en particulier je les ai lus, il y a un chapitre remarquable où, étant jeune fille, elle allait au-devant de la vie, et elle avait des idées de gauche, d'extrême gauche même pour l'époque. [...] Elle avait accès dans les grands salons, et en particulier dans ceux où se rassemblaient encore les membres de l'ancienne aristocratie[...]. Et elle regardait ces membres de l'aristocratie avec grande épouvante[...]: Eh bien, personnellement, je trouve ce chapitre essentiel. — Je crois que Proust lui-même s'en est bien servi, dans ce fameux chapitre où on voit les gens vieillir sur place ; c'est un chapitre fameux, mais là je crois que George Sand l'a précédé ; c'est vraiment un très gros effort littéraire⁵.

«Un très gros effort littéraire». L'entrevue de Céline date d'octobre 1957.

Depuis, on pourrait sans doute retracer bien d'autres pages dignes d'être commentées. Entre autres, celles de son arrivée à Paris, où par «raison d'économie», suivant l'exemple de sa mère, jadis, elle s'habille en homme⁶. Ce passage se termine par cette

5. Céline, *Romans*, Paris, Gallimard, «Bibliothèque de la Pléiade», II, p. 932.

6. II, 117 : «[...] j'avais posé ce problème à ma mère, qui y vivait très élégante et très aisée avec trois mille cinq cents francs de rente : comment suffire à la plus modeste toilette dans cet affreux climat, à moins de vivre enfermée dans sa chambre sept jours sur huit ? Elle m'avait répondu : «C'est très possible à mon âge et avec mes habitudes ; mais quand j'étais jeune et que ton père manquait d'argent, il avait imaginé de m'habiller en garçon. Ma sœur en fit autant, et nous allions partout à pied avec nos maris, au théâtre, à toutes les places. Çe fut une économie de moitié dans nos ménages.

moqueuse remarque : «Au reste, pour n'être pas remarquée en *homme*, il faut déjà avoir l'habitude de ne pas se faire remarquer en *femme*» (I, 118). Ou cette litote, pour décrire la relation avec Chopin : «L'amitié avec Chopin n'avait jamais été un refuge pour moi dans la tristesse. Il avait bien assez de ses propres maux à supporter» (II, 447). La fin du paragraphe est consacrée à son fils qui, lui, constitue sa «véritable force».

Étonnante George Sand. Même si ce sont surtout des femmes qui, ces dernières années, cherchent à lire son œuvre avec des yeux neufs, ou militants, par certains aspects elle leur échappe toujours. La voilà qui s'oppose à Émile de Girardin :

M. de Girardin socialiste, c'est-à-dire touchant aux questions vitales de la famille dans un livre admirable quant à la politique et à l'esprit des législations, laisse dans l'ombre ou jette dans de téméraires aperçus ce grand dogme de l'amour et de la maternité. Il n'admet qu'une mère et des enfants dans la constitution de la famille. J'ai dit plus haut, je dirai encore ailleurs, toujours et partout, qu'il faut un père et une mère (II, 413).

Comprenez qui veut! Ou bien plutôt il faut admettre que *l'Histoire de ma vie*, dans sa complexité, sa luxuriance, ses échappées, peut et doit être lue comme une œuvre complexe, échappant aux «lois» de l'autobiographie — même si la part réservée aux souvenirs personnels est grande. Et George Sand elle-même, dans la galerie de portraits qu'elle a tracés, est peut-être son plus fascinant personnage. La lecture d'*Histoire de ma vie* nous rejoint encore, directement et avec force. Ceux qui regretteraient de ne pas en savoir davantage sur cette existence, de façon plus exhaustive, explicite ou détaillée, devraient se rappeler, cette remarque de Heidegger à propos du poète Trakl : «N'est-ce pas plutôt l'œuvre qui rend possible une interprétation de la biographie ?⁷»

Cette idée me parut d'abord divertissante et puis très ingénieuse. Ayant été habillée en garçon durant mon enfance, ayant ensuite chassé en blouse et en guêtres avec Deschartres, je ne me trouvai pas étonnée du tout de reprendre un costume qui n'était pas nouveau pour moi. À cette époque, la mode aidait singulièrement au déguisement. Les hommes portaient de longues redingotes carrées, dites à la *propriétaire*, qui tombaient jusqu'aux talons et qui dessinaient si peu la taille que mon frère, en endossant la sienne à Nohant, m'avait dit en riant : «C'est très joli, cela, n'est-ce pas ? C'est la mode, et ça ne gêne pas. Le tailleur prend mesure sur une guérite, et ça irait à ravir à tout un régiment.»

Je me fis donc faire une *redingote-guérite* en gros drap gris, pantalon et gilet pareils. Avec un chapeau gris et une grosse cravate de laine, j'étais absolument un petit étudiant de première année. Je ne peux pas dire quel plaisir me firent mes bottes : j'aurais volontiers dormi avec, comme fit mon frère dans son jeune âge, quand il chaussa la première paire. Avec ces petits talons ferrés, j'étais solide sur le trottoir. Je voltigeais d'un bout de Paris à l'autre. Il me semblait que j'aurais fait le tour du monde.»

7. Dans le *Magazine littéraire*, novembre 1986, p. 26.